

## Une tranche de vie en symbiose avec un mycologue de renom, Paul Hertzog

Daniel Doll

Je suis entré dans la vie mycologique de Paul Hertzog, comme on entre au séminaire. Avec passion, avec dévouement et pour l'éternité. Il entamait alors la troisième phase de sa longue existence de mycologue. La première, il l'avait partagée entre ses amis mulhousiens du « Champignon Klub », comme il se plaisait à appeler l'ancêtre de la SMHR, et ses vrais maîtres du GMV, de l'autre côté de la ligne bleue des Vosges. Au cours de la deuxième étape, à la fois plus solitaire et plus nationale, il avait trouvé ses nouveaux points d'ancrage dans le Bas-Rhin, à la SMCA puis à la SMS, nouvellement créée. La troisième démarrait sous les meilleurs auspices, certaines circonstances du passé avaient été effacées, il rayonnait sur toute l'Alsace et ses marges.

Il lui manquait un disciple, je m'y suis prêté avec zèle, trop heureux de l'aubaine. Il n'a pas fallu très longtemps pour que nous trouvions chacun nos marques et le tandem que nous formions suscitait son lot d'envieux. La tâche n'était pourtant pas de tout repos et il a fallu suivre les changements de rythme du maître pour ne pas dérailler, mais nous avons tenu jusqu'au bout par-delà les aléas de la vie.



De gauche à droite : Bernard Gsell - Daniel Doll -  
Paul Hertzog et Jean-Marie Cugnot (de dos)

## Un apprentissage à allure forcée

### Une rencontre décisive

Osenbuhr le 7 septembre 1997 : première sortie avec la SMHR à laquelle je venais d'adhérer, première rencontre sur le terrain avec Paul Hertzog, de retour après une longue convalescence. Avant ce jour décisif qui allait changer le cours de ma vie, je ne le connaissais que de réputation et je n'avais eu que deux contacts furtifs avec lui, l'un à l'exposition mycologique de Sermersheim en 1990 pour la dédicace de son ouvrage, l'autre à celle de Colmar lorsque je lui ai remis en main propre *C. orellanus*. D'ailleurs je considérais alors que la mycologie n'était qu'un prolongement de la botanique, dans la droite ligne de l'esprit qui régnait aux « Amis des Plantes de Guebwiller », une association naturaliste très en vue à l'époque.

Dans cette forêt qui coiffe le couvent St Marc, Paul Hertzog semblait n'être qu'un anonyme au sein d'un groupe de mycophiles bien plus bruyants et diserts que lui. Mais au cours de la détermination qui suivait, cet homme discret s'est métamorphosé très vite en une impressionnante machine à produire des sonorités latines et à exercer une force de gravitation



redoutable sur tout ce que le lieu comptait de mycologues au point qu'il devenait extrêmement difficile de se frayer un passage jusqu'à son savoir livresque. Je buvais ses explications, j'étais enivré par ces noms nouveaux assésés sans l'ombre d'une hésitation, *Leccinum piceinum*, *Leucopaxillus albissimus*, *Cortinarius paragaudis*... Une encyclopédie vivante !

La fascination avait opéré dès les premiers instants, au fond de moi je savais que je ne devais plus le lâcher. Au moment de nous séparer, je me risquais à demander à son épouse, qui m'intimidait un peu moins, si je pouvais venir les voir à leur domicile en cas de difficultés avec l'un ou l'autre champignon. Sa réponse positive et spontanée, un brin amusée, me rassura et me remplit d'espoir. Et des champignons énigmatiques, il allait y en avoir...

### Un emballement rapide

Très vite la véranda de Paul Hertzog a agi sur moi comme un aimant. J'avais tellement soif de connaissances et la chance d'avoir si près de moi un naturaliste de renom qui pouvait l'étancher. Enfin, pas si près non plus, car Sundhoffen était tout de même à 22 km de mon domicile et il fallait traverser l'agglomération de Colmar, pas toujours une mince affaire : entre trois-quarts d'heure et une heure de trajet AR en fonction des difficultés de circulation.

Les relations avec Paul Hertzog ont été immédiatement cordiales, mais de maître à élève : elles ne changeront plus dans leur nature, je dois être un des seuls à ne l'avoir jamais

tutoyé et à l'avoir toujours appelé Monsieur. Il faut dire aussi qu'il avait jugé d'emblée nécessaire de fixer quelques règles, et estimé bon de me signaler que la mycologie n'était pas une affaire de diplômes universitaires, que bien des mycologues de renom n'avaient pas de formation scientifique, que Henri Romagnesi lui-même était prof de français... Ces recommandations étaient bien inutiles, mais il ne savait finalement pas à qui il avait affaire. Je m'efforçais d'abord de rester discret, faisant tout pour ne pas risquer de le lasser. Il me reprochait parfois cette discrétion qu'il prenait pour de la timidité et essayait de me mettre à l'aise en répétant à l'envie que les champignons étaient prioritaires, y compris sur sa vie sociale et familiale.

Des « jeunes », il en avait déjà formés par le passé, le dernier en date, un instituteur du village voisin. Mais malgré ses espoirs régulièrement déçus, il se remettait inlassablement à l'ouvrage. Avait-il flairé cette fois que le poisson ferré à l'hameçon de la mycologie était plus tenace que les précédents ? Toujours est-il qu'il ne me lâchait plus et se chargeait de me relancer à chaque passage à vide.

### Faire ses preuves

Il n'y avait pas trente-six solutions pour être bien vu de Paul Hertzog : il fallait lui apporter des champignons intéressants. J'avais heureusement réussi à faire mes preuves dès le premier automne. Il s'était extasié de mon *Melanoleuca evenosa* du Petit Ballon, de ma *Collybia fodiens* de Zimmerbach

ou de mon *Hygrophorus lucorum* du Stauffen. Et il y a eu ce champignon inconnu trouvé par mon fils Nicolas et que son ami et maître Marcel Bon lui avait nommé provisoirement « *Laccaria affinis* var *oligophylla* ad int. ». Il proposait de conclure notre première saison mycologique commune par une sortie sur les lieux de notre rencontre initiale, à Osenbuhr. Juste avant Noël. La date lui



semblait hasardeuse, lui qui avait l'habitude de ranger son microscope après la Toussaint. Mais il dût convenir qu'il y avait encore abondance de fonge en forêt et finir par accepter qu'à mes côtés la mycologie de terrain s'était affranchie des saisons : *Hemimycena oedipus* le 5 janvier, *Rugosomyces obscurissimus* var *conicosporum* le 8, *Gerronema nitriolens* le 18...

J'avais définitivement réussi ma première phase d'apprentissage. La période de confirmation allait être autrement plus difficile.

## Un fonctionnement symbiotique

### La tête et les jambes

Les années suivantes se passèrent à peu près comme la première, moi dans les bois et en voiture, avalant les kilomètres, lui au microscope et au téléphone pour les restitutions. Certains « bilans » prenaient du temps, car Paul Hertzog, en bon pédagogue, tenait à me communiquer au moins autant les méandres de sa démarche que la solution de l'énigme. Et il distribuait les bons points au gré des raretés. S'il devait rester une espèce en rade, celle-ci était généralement nommée le lendemain à l'aube, car le cerveau de Paul Hertzog fonctionnait jour et nuit, sans discontinuer.

J'étais très libre pour la recherche d'espèces, mais lui, il était maître de sa détermination. Il travaillait vite, s'intéressait à tout, avait réponse à tout, ou presque. La valse des nouveautés du désormais binôme DOL/HER remplissait l'inventaire des champignons d'Alsace de Bernard Crozes. Certaines années il y en a plus d'une centaine ! Il faut dire que Paul Hertzog suivait son époque et que celle-ci en était encore à la pulvérisation des espèces. Mais cette course aux nouveautés l'a très vite agacé, car il la jugeait contreproductive. « Il vaut mieux connaître les champignons et les reconnaître » se plaisait-il à asséner à tous ses interlocuteurs.

Les sorties communes se multipliaient aussi et me permettaient de découvrir les hauts lieux de la fonge régionale. Au fil des saisons, ses coins à morilles dans les forêts de plaine et sur l'île du Rhin, les tourbières d'altitude en été, Rothried, Gazon du Faing ou Lispach, les forêts argileuses de la Gauchmatt au début de l'automne, puis le Kastenwald à la recherche de pieds bots, pour finir par le Bollenberg, les prés à hygrophores de Wintzfelden et les pins de Hirtzfelden. J'étais subjugué par son impressionnant savoir, le voir déterminer les petites leptonies des pelouses sèches « sans filet » relevait de la virtuosité. De son côté, il appréciait ma formation géographique et mes bagages en botanique qui lui faisaient gagner du temps dans ses recherches.



Chaque promenade en famille, chaque sortie naturaliste, chaque balade en vélo finissait invariablement au 10 rue du Riesling, car la boîte à champignons qu'il me conseillait de porter sur moi en toutes circonstances était généralement bien remplie. Des déterminations au téléphone depuis mes lieux de vacances n'étaient pas rares non plus. Et il me rendait la pareille en me faisant

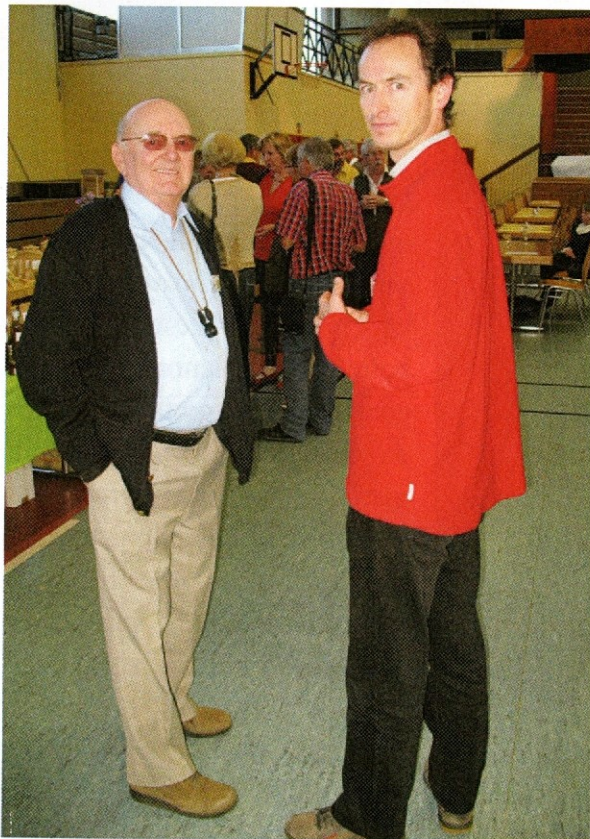
connaître auprès des mycologues de passage chez lui, en m'intronisant à la SMS qu'il fréquentait encore plus que la SMHR et en valorisant les contributions de « l'infatigable coureur des bois » que j'étais devenu. Il m'apportait parfois à domicile l'une ou l'autre espèce

intéressante, partageait avec moi les envois de ses amis, en particulier ceux de Pierre Lejay, me fit découvrir *Inonotus tamaricis* de ses vacances à La Ciotat.

### Une vie sociale bien remplie.

Il avait pourtant, au début du millénaire, une vie sociale bien remplie, partagée entre famille, amis, mycophages et mycophiles. J'admirais sa capacité à accueillir chez lui à toute heure les boulimiques de la casserole de tout le bassin de Colmar élargi. En fait il était prêt à ces sacrifices, car il espérait toujours tomber sur l'espèce rare perdue dans le lot de mangeaille et il arrivait effectivement parfois que la chance lui sourie. Il ne dédaignait pas non plus les offrandes, « c'est pour Jeanne, elle va être contente ». De fait, les Hertzog adoraient consommer des champignons et n'hésitaient pas à écumer la région à la recherche de comestibles. Dans l'âge, ils avaient opté pour un meilleur partage des tâches, basique pour Madame avec la cueillette des consommables, plus noble pour Monsieur, avec celle des espèces litigieuses. Il faut rappeler aussi que Paul Hertzog avait beaucoup souffert par le passé de son isolement relatif après ses malentendus avec Vincent Rastetter et se sentait bien mieux lorsqu'il était entouré.

A cette époque, pas de soucis de ce côté-là. Il se déplaçait aux sorties et aux expositions, avait repris le chemin des congrès SMF, était un régulier des « Journées » de la SMS. Il se réjouissait d'y aller, rentrait vanné, mais épanoui, grâce aux espèces qu'il avait pu découvrir, aux rencontres qu'il avait pu faire et aux conseils qu'il avait pu prodiguer. Il lui arrivait encore d'héberger chez lui des mycologues amis, Gérard Trichiès, Michel Relin, Pierre Lejay, Alain Bellocq ou, plus rarement, de se rendre chez eux. Et il partageait généreusement la présence de ces personnalités avec les jeunes mycophiles du cru. Je me



Paul Hertzog avec Fabien Sarraillon

souviens en particulier d'une rencontre à six au Bollenberg, en 2002, avec en point d'orgue, la découverte de *Floccularia luteovirens*.

De fait, le rang des mycologues locaux avait considérablement grossi et nous étions désormais beaucoup plus nombreux à rechercher les conseils du maître sous le regard bienveillant de Madame Hertzog. Bernard Crozes, au cours de ses trajets entre Mulhouse et Strasbourg, s'arrêtait assez souvent à Sundhoffen. Les champignons apportés n'étaient pas dénués d'intérêt, mais Paul Hertzog taquinait son visiteur en lui disant qu'il était plus intéressé par le contact avec les mycologues que par les espèces elles-mêmes. Les relations avec Patrick Laurent se sont très vite compliquées, les caractères étant trop antinomiques. Il était épaté par son énergie et sa passion pour les champignons, mais agacé par sa façon de

pratiquer la mycologie. Et il avait trop tendance à marcher sur ses plates-bandes. Patrick Laurent est pourtant le seul à lui avoir jamais proposé de lui dédier une espèce ! Il préférait le tempérament de Fabien Sarraillon, qu'il prit un temps sous son aile ; il s'enthousiasmait pour sa ténacité et ses découvertes de plus en plus nombreuses et intéressantes. Thomas Isarno lui avait fait très bonne impression, tant pour son excellente mémoire que par son redoutable savoir-faire dans le maniement du microscope, mais il regrettait que l'éloignement géographique et le manque de disponibilité réduisent à ce point les contacts. D'autres se sont frottés au maître, parfois assidûment et durant de longues années, Jacques Grandhay, Jean-Paul Sembach, François Grenacker, mais avec des fortunes diverses... Paul Hertzog avait un caractère entier, il était le plus souvent extrêmement bienveillant, mais il fallait respecter certains codes et remettre en cause une détermination de manière ostentatoire ou enfreindre trop souvent les règles de la bienséance pouvaient conduire à un véritable casus belli.

### De la rigueur jusqu'à un certain point

A mon contact, il jugeait la microscopie de plus en plus indispensable. Le recours au microscope devenait systématique, même pour des espèces apparemment connues et les surprises n'étaient d'ailleurs pas rares. « Zurück, marsch, marsch » se plaisait-il alors à dire, en référence à la débandade allemande de 1945. Il m'a initié très vite à l'infiniment petit, allant jusqu'à me prêter son microscope personnel. Pour me pousser à la pratiquer davantage, il m'affirmait qu'il avait autant de plaisir à déterminer une espèce rare qu'à la dénicher en forêt. Mais le compromis auquel nous étions parvenus me convenait parfaitement, dans la droite ligne de la division internationale du travail chère aux mondialistes. Mon temps étant compté, je jugeais qu'il était plus profitable de bénéficier d'une détermination sûre plutôt que de passer du temps à n'aboutir qu'à des incertitudes. Et finalement le maître y trouvait son compte, puisque je continuais à lui dénicher de belles prises.

A dire vrai, Paul Hertzog n'était pas un grand fan de la microscopie et ne s'y était finalement mis que contraint et forcé. Il savait donner le change, mais ne pratiquait que très rarement la haute microscopie, celle qui coupe les cheveux en quatre. Il aurait beaucoup apprécié d'avoir en permanence à ses côtés un passionné comme son ami Michel Blaise de la SMCA pour effectuer ces tâches qu'il jugeait finalement ingrates. Son souhait de me voir m'émanciper m'a tout de même poussé à lui proposer l'une ou l'autre détermination... qu'il appréciait plus ou moins. Parmi les heures de gloire de mes débuts, une russule duportii des étangs de Suarce, aujourd'hui déjà controversée !



Jean-Marie Cugnot, Thomas Isarno et Daniel Doll

Il exigeait de la rigueur et du travail et me demandait parfois ce que j'avais noté et retenu de ses déterminations passées. Contrairement à lui, je ne révisais guère, mais il semblait content des notes que je prenais régulièrement et se servait d'elles de temps en temps pour ses articles. Il a fallu aussi se

plier à la règle des *exsiccata* et conserver nos espèces en herbier. Cette rigueur, il la requérait le jour des expositions et prétendait qu'il valait mieux ne pas présenter une espèce dès qu'un doute subsistait. Si nous l'avions suivi, nous n'en aurions pas présentées beaucoup à l'époque ! Lorsqu'il ne fréquentait plus l'exposition annuelle de la SMHR que le dimanche, son passage en salle, avec revue des assiettes, commencée seule et en catimini, par discrétion, finissait toujours en essaim tant les mycologues présents, du cru ou d'ailleurs, avaient hâte de connaître son verdict et se bouscuaient pour ne pas perdre une miette de son savoir. Ce rituel ressemblait au passage du grand ponton, dans les couloirs de l'hôpital, entouré de sa cour de subalternes... Il n'était pourtant jamais cassant et essayait toujours de rectifier le tir avec délicatesse, mais il savait aussi nous mettre face à nos insuffisances. Nous craignons son verdict.

Cette rigueur qu'il s'imposait et qu'il nous imposait contrastait parfois avec sa façon de gérer les espèces dans sa véranda. Le démarrage d'une séance de détermination était certes des plus rationnels, invariablement le même d'ailleurs. Chaque espèce était passée en revue, une par une, méthodiquement, de préférence en présence du légataire, car il avait parfois besoin de renseignements complémentaires. Puis il se servait de ses cinq sens, à commencer par son odorat, particulièrement aguerris, avant de martyriser le champignon avec ses nombreux réactifs. Son intuition et son extraordinaire connaissance des espèces l'autorisaient alors à proposer un nom, souvent le bon. Ce n'est que plus tard dans la journée, quand il était livré à lui-même, qu'il faisait des entorses à sa rigueur : impossible de lui faire commencer l'étude approfondie des récoltes par l'espèce la plus fragile ; impossible également de lui faire conserver les champignons au frais. Sa véranda, parfois surchauffée, faisait office de juge de paix : « Ils ne ressemblent plus à rien, ce ne sont plus que des cadavres », une façon de se protéger sans doute en cas de surchauffe intellectuelle ou de lassitude. Heureusement les espèces passées à la trappe restaient très en marge. Il faut dire aussi qu'il était capable de passer des heures pour mieux cerner le champignon qui lui paraissait le plus intéressant : « Je lui ai fait la totale » disait-il alors, ce qui voulait dire aussi qu'aucun doute n'était plus permis !

## La mycologie jusqu'au bout

### Un repli contraint

Paul Hertzog tenait à ce que je me fasse connaître. Il m'incitait à écrire, mais quand je rédigeais un article, même en lui rendant systématiquement hommage, il ne le commentait jamais. Était-ce par pudeur ou n'étais-je pas à la hauteur de ses espérances ? Je n'aurai jamais la réponse, tout juste ai-je appris sur le tard que lui-même n'avait jamais aimé écrire, alors qu'il avait pourtant publié de nombreux ouvrages. Je sais qu'il aurait voulu que je le suive plus aveuglément et que j'épouse plus systématiquement ses nouveaux cheminements. Mais impossible pour moi de casser aussi vite les repères et les jalons qu'il avait patiemment posés et tant pis si *Entoloma cuneatum* était désormais assimilé à « l'œil de Moscou » (*E. cetratum*), et si le cortinaire *diasemospermus* de « Mademoiselle Lamoure » avait perdu sa variété *leptospermus* : je ne pourrai de toute façon jamais oublier l'air malicieux qu'il prenait à l'évocation de son odeur d'eau de rose (je parle du champignon) !

Il souhaitait aussi que je puisse me libérer, même ponctuellement, pour me rendre aux congrès. En pleine année scolaire, difficile de donner suite. J'ai néanmoins pu passer l'une ou l'autre fois à Storckensohn, aux rencontres des Strasbourgeois, et au congrès SMF de Saint-Dié, en 2003, un moment mémorable à deviser avec Paul-Arthur Moreau et préparer l'exposition finale avec Gilles Corriol. « Va montrer ton *Resupinatus trichotis* à Courtecuisse et dis-moi ce qu'il en pense » m'intimait Paul Hertzog. Mais Régis Courtecuisse n'en pensait pas plus que lui. Pour lui montrer ma gratitude, je lui apportais des espèces controversées glanées aux expositions comtoises ou bâloises. Quand je n'arrivais pas à subtiliser un bout du champignon, une simple description orale suffisait parfois à Paul Hertzog pour métamorphoser le *Cortinarius delaportei* exposé à Baume-les-Dames en une *Pholiota lenta* !

Mais avec le temps, Paul Hertzog ne pouvait plus se rendre aux congrès et il en souffrait. Il perdait avec eux une partie de ses relations. Il avait aussi dû renoncer aux sorties mycologiques de la SMHR et son épouse me confiait qu'il attendait impatiemment mon passage le soir avec les espèces que nous n'avions pu déterminer sur le terrain. Comme il n'avait pas non plus franchi le pas d'Internet, avec ses forums de discussions, plus d'un mycologue avait perdu le réflexe de lui faire déterminer ses espèces. Mais il devait aussi une partie de son isolement à son amour propre : il était très agacé lorsqu'on oubliait d'honorer une de ses demandes, surtout lorsqu'elle venait d'un ancien du GMV, et il ne pouvait se résoudre à le relancer ; il était vexé lorsqu'une détermination sollicitée finissait en espèce banale, comme ce *Tectella patellaris* atypique envoyé à Pierre Roux, et n'envisageait plus de le contacter à l'avenir ou pire, lorsqu'une de ses déterminations était tournée en dérision par un proche de la SMS, telle cette *Russula laccata* des sommets vosgiens, il mettait très longtemps à s'en remettre. Il ne voulait déranger personne, pas même son ami Jean Mornand, pour une description latine qui lui aurait permis de léguer plus d'une fois une espèce à la postérité. Et, après la disparition de Marcel Bon, il était évidemment au-dessus de ses forces de se tourner vers la nouvelle génération de mycologues pour se faire dépanner d'une détermination ! Quant à l'absence d'émulation régionale, qui se faisait de plus en plus sentir, il s'était fait progressivement une raison, nous avons changé d'époque.

Son repli sur lui-même et sur ses derniers fidèles était donc plutôt contraint que choisi. « Je fais avant tout de la mycologie pour moi, pour me faire plaisir » répétait-il pour se consoler, en rajoutant chaque fois devant mon silence « et pour toi aussi ! ». Mais chaque contact inhabituel le boostait à nouveau et l'espèce apportée était alors sublimée. Il se mettait en quatre pour déterminer un cortinaire

à Jean-François Stambach (SMS) ou un polypore à Patrick Duchon (SMCA). La considération de l'espèce dépendait un peu de son légataire. Quand Fabien Sarraillon refaisait surface, après une longue absence, j'avais généralement droit à un coup de fil qui démarrait invariablement de la même manière : « Sarraillon m'a apporté des espèces vachement intéressantes ». L'absence faisait la rareté !



### Une activité débordante

Son isolement relatif ne l'empêchait pas de continuer à vivre par et pour la mycologie. Il abattait un travail considérable, tenait à jour ses carnets d'espèces, multipliait les clés de genre avec les ouvrages les plus récents et sollicitait régulièrement Jean-Luc Muller qui s'exécutait de bonne grâce pour les lui faire parvenir. Et il participait volontiers aux inventaires de biotopes. A l'occasion de ses 80 printemps, il a voulu laisser à la postérité un ouvrage sur sa colline chérie, le Bollenberg, décrivant une par une ses espèces les plus emblématiques. Au même moment, à l'initiative de sa fille Michelle, il a accepté de se lancer avec moi dans l'inventaire des espèces de l'Ecomusée alsacien et a poursuivi ses engagements jusqu'à son dernier souffle. Il a continué à s'intéresser à l'évolution de sa parcelle du Ried, comme aux collines calcaires du bassin d'Osenbach ou à sa forêt voisine du Kastenwald, toujours à l'affût de pieds bots. La mycologie régionale n'oublie pas qu'elle lui doit l'essentiel des



déterminations des quelque 900 cortinaires de l'inventaire d'Alsace que je tiens à jour depuis une petite décennie. Plus encore que la fonge des terrils de potasse il a été intrigué par celle des cimetières militaires, exceptionnellement bien garnis en hygrocybes et en leptonies, sortes de petits paradis perdus des biotopes naturels et préservés de sa jeunesse. Qu'on en juge : des entolomes différents il en a déterminés plus de 70 sur le seul cimetière Millet de Metzeral ! Il lui arrivait aussi de passer un temps invraisemblable à essayer de démêler un nœud mycologique, à cerner « l'*olivellus* de Henry », à tenter de séparer *Hypsizygus tessulatus* d'*Ossicaulis lignatilis* ou encore à analyser la validité taxinomique des deux gros *Dermoloma*, *metapodium* et *elytroides*.

Son approche mycologique avait évolué. De pulvérisateur il était devenu unificateur au contact de la littérature nordique et ne comprenait que difficilement que les Latins freinent des quatre fers -et moi avec eux- pour franchir le pas. Par le passé, il n'avait pas apprécié que sa bible de



*Hygrocybe ovina*

jeunesse, « son Moser », soit devenu, aux yeux de quelques français mal avisés, une « Caca Flora », mais pas davantage que l'on puisse critiquer Marcel Bon dans les pays germaniques. En bon Alsacien, il avait toujours pris le meilleur des deux côtés du Rhin. D'ailleurs la fonge alsacienne n'est pas tout à fait comme celle de « l'Intérieur » sans être pour autant comparable à celle d'« en face », n'est-ce pas ?

A la longue, il devait tout de même convenir que si la mycologie latine, à l'instar des Pars, décrivait bien souvent des récoltes et non des espèces, celle du Grand Nord négligeait bien des subtilités fongiques ! Heureusement qu'il restait Ewald Ludwig, sa référence ultime, un mycologue d'une grande intégrité qui n'hésitait pas à avouer dans ses Pilzkompendier qu'il n'arrivait parfois pas à trancher. Cette attitude plaisait beaucoup à Paul Hertzog qui avait fait sienne cette citation de Dante : « Autant que de savoir, il me plaît de douter ».

## Repenser la mycologie

Paul Hertzog comptait beaucoup sur la génétique qu'il appelait de ses vœux comme une grande clarificatrice. Pour être sûr de bien comprendre ce nouveau tournant mycologique, il s'était beaucoup informé auprès de son très compétent ami Jean-Michel Trendel et avait même fait venir chez lui, pour de plus amples explications, un ancien élève qui avait fait du séquençage son métier. Son grand âge ne l'empêchait pas d'être résolument moderne, en tous cas plus en pointe que moi. Grâce à mes recherches sur le Net, je pouvais alimenter sa soif de connaissances avec quantité de photocopies d'espèces passées sous les fourches caudines de la génétique. Il avait refait ses clés, appris celle des Cortinaires « *Calochroi* » de Jean-Michel Bellanger par cœur. Parfois il se fâchait même contre moi - le rétrograde- quand je lui proposais de nuancer une détermination avec des variétés ou des formes.

Hélas, aux mains des laboratoires scientifiques, cet outil allait se révéler bivalent, parfois terriblement éloigné des préoccupations d'un mycologue de terrain. La traduction des réalités génétiques en espèces tangibles ou en clés utilisables au quotidien prendraient sans nul doute plus de temps qu'il n'en avait encore à vivre. C'est paradoxalement son ami Jean-Michel Trendel qui lui asséna le coup de grâce : sa révision des « *Calochroi* », fruit d'un travail minutieux et argumenté, remettait largement en cause la clé précédente, pourtant si novatrice il y a peu, et à laquelle il s'était

tellement accroché. Comme si la stabilité était décidément impossible à obtenir en mycologie ! N'en était-on finalement pas revenu à se demander à nouveau ce qu'est une espèce ? La même question qu'à ses débuts, celle que se posait Henri Romagnesi dans une de ses conférences un soir de Congrès SMF ? Une boucle mal bouclée ? Une vie mycologique pour rien ? Il lui arrivait même de me dire parfois : « Je remets toutes mes déterminations du passé en question, tu m'entends, Daniel, toutes ! ».

Heureusement les crises passaient et Paul Hertzog s'acharnait jusqu'au bout de ses forces. Il est vrai qu'il avait laissé tomber progressivement un certain nombre de familles et de genres. D'abord les *Ascomycètes* et les *Aphylophorales*, « une affaire de spécialistes ». Puis il avait lâché progressivement les *Agaricales* « tout micro » comme les inocybes, « un éternel recommencement ». Il avait compris aussi que la mycologie généraliste avait vécu, qu'il était impossible de tout embrasser, la « mycologie de papa » n'existait plus. Il avait intégré, enfin, que l'accès aux informations se monnayait, qu'il était réservé à une élite et que la mycologie était devenue, comme le reste de la société, une affaire de gros sous entre laboratoires concurrents. Mais il a continué à me déterminer un maximum d'espèces, même en Ehpad à Wintzenheim, car son micro et ses « Ludwig » l'avaient accompagné et qu'il n'avait plus à se préoccuper des contingences matérielles du quotidien. En été, nous travaillions en plein air, à l'automne nous nous sommes repliés dans un recoin du bâtiment, sous l'œil parfois amusé du personnel qui nous tolérait tant bien que mal. Je m'efforçais d'entretenir sa flamme au gré de mes trouvailles, comme si rien n'avait changé, et il comptait sur moi pour l'aider à animer sa nouvelle demeure et lui donner une touche naturaliste.

Hélas le sort en a décidé autrement et je regrette infiniment de n'avoir même pas pu lui dire au revoir et merci pour cette formidable initiation au monde des champignons et pour cette magnifique leçon de vie.

J'ai eu la chance inouïe de pouvoir partager le dernier tiers de la vie mycologique d'un grand généraliste de la fonge comme il n'en existera sans doute bientôt plus. Toutes ces années ont passé à une vitesse folle, toujours à courir après l'espèce qui ferait avancer la connaissance et celle qui pourrait lui plaire. Un accueil souriant, sur le perron de sa maison, un enthousiasme communicatif à chaque espèce rare, de la bienveillance pour toutes mes lacunes et mes oublis, à répéter 100 fois les mêmes évidences qui m'avaient pourtant échappé. Le bagage qu'il m'a légué et qui est consigné dans ma mémoire au moins autant que dans mes 42 carnets est considérable. Je lui en serai éternellement reconnaissant. Mes 1000 passages à Sundhoffen, les dizaines de milliers de kilomètres pour aller le voir ont été un investissement éminemment profitable !

Les dernières années il se confiait à moi comme à un ami et nos discussions déviaient plus d'une fois sur la famille, la politique et le sens de la vie. Désormais je vais devoir voler de mes propres ailes, sans filet, et j'espère pouvoir transmettre un peu de son savoir sans le dénaturer et témoigner de sa philosophie de vie.

Zimmerbach, le 15 mai 2020

Crédits photographiques : Jean-Luc Muller – Michel Richard – Fabien Sarraillon